

# La protection de la nature : si ce n'était qu'une mode ?

C. MAGOT

Un reporter de la télé demandait naguère à une « vedette » de la chanson : « Ces paroles, ces écrits en faveur de la nature, n'est-ce pas une mode ? » Autrement dit, n'est-il point de bon ton de faire entendre sa petite protestation ?

Je me pose la question avec peine et angoisse.

Car dès qu'il s'agit de passer à l'action, et de payer de sa personne, d'une manière ou d'une autre, les beaux teneurs de discours sont tous indisponibles : pardi !

A commencer par « en-haut », ainsi que l'on dit dans mon village. L'année dernière, les enfants de ma classe ont, de leur propre initiative, écrit au ministre de l'Environnement récemment nommé pour lui demander quoi faire en faveur de la nature, et comment faire, ce qui voulait dire avec quelle aide ?

Ils ont reçu, d'un fonctionnaire, une lettre de félicitations et un livre que toutes les classes possédaient déjà...

Bien. Alors ? Est-ce ma faute si ces jeunes, sains, décidés, se sont pris à douter ? L'élan ne fut pas stoppé pour autant, car ils venaient de fonder une section locale du Club des Jeunes Amis des Animaux et de la Nature, et les encouragements, les conseils, les exemples, le soutien, le tonus, sont venus d'autres jeunes comme eux, concernés comme eux. Et, ma foi, ils se sont organisés, avec, il est vrai, l'appui d'un maire compréhensif touché par leur enthousiasme. Aujourd'hui le club a son atelier, son local de réunions, ses activités et ses problèmes. Ses problèmes qui sont les miens aussi, car ils m'ont demandé (ce sont tous d'anciens élèves) d'être le responsable adulte de leur association. Et je ne pouvais pas ne pas accepter.

Et depuis, si le nourrissage des oiseaux, leur sauvetage, réussi ou non, les soins aux chiens abandonnés, leur placement, représentent déjà des actions et des difficultés, croyez que le plus effroyablement pénible c'est le dialogue avec les adultes à qui il faut tenter de prouver que les hommes véhiculent des croyances non fondées.

Des exemples ?

— Les salamandres, ici, sont considérées, au même titre que la « fertilette » (le lézard) comme des dangers publics à la morsure mortelle. Il a fallu se promener avec les dites bestioles dans les mains pour essayer de les réhabiliter.

— La couleuvre et la vipère, d'ailleurs confondues, payent un lourd tribut à la pusillanimité. Nous avons donc, faute de trouver la seconde, cherché et capturé la première : une « collier », deux coronelles. Elles aussi ont été exhibées afin que soit proclamée leur innocence.

— Même problème avec les chauve-souris, avec les chouettes, avec les hiboux. Et la buse ? Cette maudite buse qui, dit-on, enlève une poule ? Et ce renard accusé des pires méfaits ? Je me souviens de cet entretien du matin parti sur une accusation portée, précisément, contre le renard : un voisin avait trouvé une quarantaine de ses poules saignées. Il fallut se bagarrer pour faire admettre que goupil n'y était pour rien. (Il ne pouvait pas entrer).

Parallèlement à ce combat, déjà difficile, il faut en mener d'autres. Il y a les massacreurs à surprendre et à menacer : celui-ci qui prend les merles à la caisse, celui-là qui tend des pièges à poteaux. Il y a les inconscients lâchés parmi les fleurs ou les noisetiers, et qui pillent à qui mieux mieux. Il y a les assassins qui déversent dans les bois ou dans la rivière des ordures où se mêlent des médicaments dangereux... Il y a les gros utilisateurs de poison qui, dans le but de supprimer les mauvaises herbes ou les chenilles, empoisonnent les bêtes utiles. Il y a les chasseurs, à courre, et les autres... Bientôt il y aura à entamer la lutte contre les engrais, les hormones et autres saloperies qui sont à la base de la productivité et de notre suicide collectif. Alors il faut se documenter, chercher, se préparer à discuter, à suer pour convaincre à droite, à gauche. Certes c'est un engagement. Si les enfants quittant nos classes où ils devront avoir agi, se retrouvent après l'école, si devenus ados ils constatent notre authenticité, s'ils sentent puis voient que nous croyons à ce que nous faisons avec eux quand ils étaient nos élèves parce que nous continuons de le faire hors de l'école avec eux, ne donnons-nous pas un prolongement efficace à une œuvre d'éducation ébauchée en classe ? Nous lançons à ce moment-là des clés et nous ouvrons des voies, comme dit Le Bohec.

J'ai eu dans ma classe, longtemps, un certain G..., dernier d'une famille de onze (pas de père ou plutôt onze pères différents), élevé dans un contexte familial dégradant (alcoolisme, prostitution...), infernal dans la rue, bête noire des représentants de la loi, mais qui, dans la lutte contre la bêtise, a trouvé une manière de se réaliser et a rendu de grands services à ses camarades du club dont il faisait partie avant de quitter la classe. Je rapporte ici une anecdote le concernant. Un jour de l'an passé, alors qu'il se promenait avec quelques copains, il s'arrête pour regarder un serpent que venait de blesser un habitant du village. « Vous avez blessé une couleuvre, Monsieur, pourquoi ? — Imbécile ! Tu ne vois pas que c'est une vipère ? Je vais la porter chez le pharmacien pour qu'il recueille le poison. — Il va se moquer de vous, c'est une couleuvre. — Tu n'y connais rien. — Si, nous en avons une à l'école (c'était exact). Tenez. » Il attrape le reptile, ouvre la gueule, montre l'absence de crochets, de venin, de danger, achève l'animal et le met en bouillie : « Des fois que vous auriez envie d'aller quand même le faire voir au pharmacien. » Ce même garçon devait une fois monter une garde vigilante auprès d'un arbre creux où se cachaient trois poussins de chouette. C'est de lui que je tiens que les chouettes pondent toujours trois œufs (Il n'a pas renouvelé son adhésion au club pour des raisons financières mais demeure un ami de la nature).

De la mairie où je tape cet article, je peux voir un emplacement impeccablement nettoyé : c'est le travail des jeunes ; je suis descendu regarder ; ils ont aussi rangé les dépendances ; bref ils ont fait d'eux-mêmes ce que depuis onze ans nul employé communal n'avait songé à

faire... Je sais qu'ils ont des projets de nettoyage, d'expositions, de conférences... Et qu'ils y croient. Ce n'est pas de la mode.

Alors pourquoi tant d'indifférence chez les adultes y compris chez les enseignants ? Bien sûr le cas que je cite est en milieu rural. Bien sûr l'*action* à entreprendre en ville n'est sûrement pas la même. Ici je n'ose me risquer. Mais je suppose que chacun a eu, ne fût-ce qu'une fois, à pâtir des innombrables surprises que renferment les petits coins bien de chez nous où l'on souhaiterait se détendre à l'étape... Il doit bien y avoir quelque chose à faire, pour un maître urbain, ne serait-ce que d'aller voir autour de la cité comment dans les champs, dans les prés, dans les arbres, on nous prépare une agonie de derrière les fagots, à grand renfort de produits chimiques polluants et cancérigènes. Cela doit pouvoir se faire, non ? Les cultures biologiques ça vaut un déplacement. C'est convaincant. L'observation au microscope d'une plante polluée aussi... Mais je crains que la torpeur ne soit pas troublée, hélas ! D'autant qu'il y a Louis Pauwels...

Comment donc pourrait-on agir si l'on ne se sent pas concerné ?

Je ne voudrais pas terminer sans citer quelques extraits pris dans le dernier « Chouette » dont j'ai parlé par ailleurs (1).

Sous la plume de Roger Saignol, maître de transition, président national du club des J.A.A., je trouve : « ... Il est vrai qu'un nombre de plus en plus important de chasseurs est préoccupé par la sauvegarde de la nature... *Plus de gibier plus de chasse...* la majorité des non-chasseurs reste indifférente ? Certes on aime le dimanche aller faire son petit tour à la campagne. On y laisse l'empreinte de son passage sous la forme de boîtes de conserves, bouteilles et autres résidus. On a cueilli d'énormes bouquets de fleurs dont on ne saura que faire une fois arrivés à la maison... Mieux que le profane le chasseur sait (à sa manière) respecter la nature. *Faut-il en conclure que l'homme du XX<sup>e</sup> siècle ne sait respecter une chose que dans la mesure où il y trouve un intérêt immédiat ?...* »

Non, poursuit Saignol, je reste optimiste car les JAA m'ont démontré qu'une solide proportion de la jeunesse par ailleurs si critiquée sait encore aimer la paix et la quiétude de la nature...

Écoutons maintenant Jean-Paul Steiger, vous savez, celui qui, pour une information honnête, s'est, incognito, fait embaucher aux abattoirs où il a bossé et souffert afin de pouvoir lancer une action efficace en faveur des animaux de boucherie.

« Tout au long de cette dictée (il en a parlé avant cet extrait) j'ai remplacé le mot chasseur par assassin... Le prof ignore ma déclaration de guerre. Sans commentaire il nous donna comme sujet de rédaction : Pensez-vous que l'on puisse

être à la fois ami des animaux, ami de la nature et chasseur ?... »

Évidemment Steiger attaque son prof chasseur dans sa dissertation et c'est une occasion pour le prof en question d'exposer les arguments suivants : « La chasse est la toute première des lois de la nature... L'homme qui est l'être le plus évolué du règne animal est chasseur depuis ses origines... Aujourd'hui la civilisation éloigne l'homme de la nature. Ses racines ne sont plus dans la terre mais dans le béton. L'homme croit pouvoir se passer de la nature mais il est en passe de devenir un être dégénéré. Son instinct chasseur s'est atrophié et la plupart des hommes modernes ne savent plus chasser. La chasse elle-même telle qu'on la pratique actuellement est un sport dégénéré. Le retour de l'homme vers une notion sportive de la chasse, l'éveil de cet instinct endormi en lui c'est ni plus ni moins son retour vers la nature. En chassant, l'homme reprend sa place dans le cycle de l'équilibre naturel. Les bons chasseurs ne chassent pas dans le but et pour le plaisir de tuer. Ils savent s'arrêter... Le vrai chasseur n'est jamais cruel. Il participe à la nature parce qu'il l'aime. Plus tard j'espère que vous serez tous chasseurs et que tous les dimanches vous serez dans la nature et non au bistrot, au cinéma ou devant la télévision... »

Ah ! Quels arguments trouvera un non-chasseur ? Et, après tout, est-il nécessaire qu'il en trouve ? Il ne serait pas nécessaire d'en trouver *si les chasseurs étaient tous* tels que les souhaite le prof de Steiger. Par malheur, rares sont les chasseurs sportifs et nombreux les abrutis.

Écoutons encore Steiger : « Admettons donc que la chasse doive être tolérée puisqu'elle est nécessaire à l'équilibre de tant de gens. Mais il devient urgent d'en revoir les bases. A l'heure actuelle n'importe qui peut avoir son permis pourvu qu'il paye... C'est pourquoi tant de chasseurs sont des massacreurs qui tirent sur tout ce qui bouge, sans se soucier des espèces qui sont en voie de disparition et de celles qui sont rigoureusement protégées par la loi... » Et Steiger poursuit en montrant que les *enfants* ne sont pas épargnés, puisque des crétins parfaits les ont confondus avec des oiseaux, des perdreaux ou des écureuils !

Voilà réunis un certain nombre de propos sans doute présentés avec une insuffisante rigueur et une certaine incohérence. Mais peut-être susciteront-ils des réactions, des prises de conscience, qui amèneront nos camarades encore indifférents à venir grossir les rangs de ceux qui de tous leurs moyens entendent faire en sorte que nous ne soyons pas foutus.

C. MAGOT  
76 - Bellemont

(1) Voir Educateur 11-12 (février 72), p. 63.